Zeitschrift: Der Kreis : eine Monatsschrift = Le Cercle : revue mensuelle
Band: 28 (1960)
Heft: 4

Artikel: "Le Prof. de Gym"
Autor: Armor, Gilles
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-569005

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 02.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

«Le Prof. de Gym»

par Gilles Armor

Une trentaine de garçons de quinze et seize ans traversaient en bavardant la cour d'honneur du lycée Ronsard [1]). C'était l'interclasse de neuf heures trente, les élèves de seconde classique se rendaient à la salle de gymnastique. Ils adoraient leur « prof' de gym' », Dutheil, un magnifique garçon de vingt-cinq ans qui ne les tourmentait pas avec la discipline et les traitait comme des hommes. Pour tous, le cours de gymnastique était une heure de divertissement, de détente entre les mortels ennuis du grec ou de l'algèbre. Pour tous, sauf pour Alain Sarcey, le major incontesté de la classe dans toutes les autres matières, pour qui la gym' était une heure de purgatoire et le prof' un tyran.

Si Alain Sarcey était régulièrement le dernier en gymnastique, ce n'était pourtant pas par faiblesse physique. Naguère, il s'était même classé honorablement sous la douce férule de Loriot, un vieux professeur fatigué qui, redoutant pardessus tout les accidents, n'exigeait de ses élèves que des choses accessibles, par exemple lancer des balles sur une cible, épreuve où Alain excellait; mais Dutheil, dès le début de l'année, avait, aux applaudissements des potaches, qualifié cela de « jeux pour fillettes ». Avec lui, il fallait sauter à la perche, grimper à la corde sans s'aider des jambes, soulever des poids énormes et autres inventions diaboliques qui dépassaient complètement le pauvre Alain, le fortifiant dans sa conviction que la gymnastique n'était pas digne de lui, que cette discipline ne pouvait être qu'une revanche pour les imbéciles, comme ce cancre d'Abouis, son ennemi mortel, qui grimpait plus haut, sautait plus loin, courait plus vite que tout le monde.

Et ce monstre de Dutheil, connaissant la réputation d'Alain, ne le ménageait pas, lui faisait recommencer plusieurs fois les mêmes exercices, partant de ce principe stupide qu'un garçon qui était premier en tout devait être aussi premier en gymnastique. Voir le prof' de gym' admonester Alain Sarcey était pour toute la classe un spectacle de choix. Alain n'était pas populaire. On ne pouvait lui pardonner de traduire Shakespeare à livre ouvert, ni de résoudre infailliblement les problèmes d'algèbre les plus ardus; on ne pouvait lui pardonner son intelligence, encore moins son orgueil et sa morgue.

Ce matin-là, Alain se rendait en gymnastique avec encore plus de répugnance que d'habitude. Lors de la leçon précédente, Dutheil lui avait solennellement déclaré devant toute la classe : « Mercredi prochain, nous ferons la composition. Je vous jure, Sarcey, que si vous n'êtes pas en progrès sur le deuxième trimestre, je serai obligé de prononcer contre vous un avertissement. »

Abouis avait ricané et Alain avait blêmi de rage. Les instructions du proviseur étaient formelles : un « avertissement », cela signifiait, pour Alain, l'obtention au troisième trimestre d'un vulgaire tableau d'honneur vert et non plus du rose, du tant convoité, du rarissime, portant la men-

---

1) L'auteur a choisi volontairement ce nom, le lycée Ronsard n'existant pas, du moins à Paris. Cette histoire étant de pure imagination, toute ressemblance, même lointaine, avec des personnages réels, existant ou ayant existé, ne serait que coïncidence.

tion « avec félicitations du conseil de discipline », qu'il avait toujours été le seul à décrocher dans sa classe.

Aussi le malheureux Alain attendait-il la composition avec le moral de l'accusé connaissant d'avance son arrêt de mort.

A la porte de la salle de gym', une bousculade sévère se produisit, les élèves de seconde classique ayant entrepris d'envahir les lieux que ceux de seconde moderne n'avaient pas encore évacués. On échangea quelques injures pour bien souligner le mépris traditionnel et réciproque qui, Dieu sait pourquoi, opposera toujours « littéraires » et « mateux »; mais le visage de Sarcey se détendit dès qu'il aperçut Mario Brazzi, les cheveux en bataille et encore tout essoufflé par une frénétique épreuve de course à pieds :

— Je suis arrivé le premier,Alain, tu entends, le premier ! annonça-t-il joyeusement.

Alain sourit. Mario n'était pas son meilleur ami, c'était son seul ami. Dès l'abord, pourtant, tout les opposait, en premier lieu l'incurable paresse de Mario qui n'était qu'un élève très médiocre : il avait dû abandonner le grec dès la fin de la quatrième, puis le latin l'année suivante; il ne brillait guère qu'en deux disciplines : l'italien — sa langue maternelle — et la gymnastique, étant bien le seul à qui Sarcey pardonnât ce genre de succès. Mario et Alain étaient aussi différents que peuvent l'être deux garçons du même âge et c'était sans doute pour celà qu'ils s'aimaient.

— Bravo Mario ! — répondit Alain — Ah si je pouvais t'envoyer faire la composition à ma place !

— Tiens, voilà le couple idéal qui se fait ses « mamours » — insinua sottement Abouis en passant devant eux.

— Répète un peu ça pour voir, sale con ! s'écria Mario en levant vers lui un poing menaçant.

— Laisse, Mario — dit Alain avec hauteur — Ne va pas te salir, il est indécrottable : il y a trop de choses qui dépassent son entendement.

Bien des choses, en effet, dépassaient « l'entendement » d'Abouis et de beaucoup d'autres; mais, plus encore que le latin ou la géométrie, il était incompréhensible pour eux, et révoltant, de contempler une amitié comme celle de Sarcey et de Brazzi.

— Ne t'en fais donc pas pour cette compo' — dit gentiment Mario après avoir foudroyé Abouis de son regard d'ébène.

— Je me fous de cette compo' et de Dutheil; mais cette vache là m'a promis un avertissement. Je n'ai pas envie de rater les félicitations à cause d'une connerie comme la gym'.

— Console-toi en pensant que moi, je n'aurai même pas le tableau vert. Et puis Dutheil n'est pas si rosse que ça, il a seulement voulu te flanquer la frousse. Allons, je me tire, je vais me faire suer en classe de physique. Je te dis « merde puissance treize » et je reviendrai à dix heures et demie voir comment cela aura marché.

Mario partit en courant et Alain, résigné, entra dans la salle.

Très grand, très blond, les épaules très larges, vêtu comme toujours d'un collant gris et d'un sweat-shirt bleu roi, débordant de vie et d'entrain, Dutheil houspillait cordialement les potaches :

— Dépêchez-vous, les garçons; vite, en tenue, nous n'avons pas une minute à perdre. Composition.

— Comme si je ne le savais pas ! pensa amèrement Alain.

Sans se presser, il enlevait son pantalon, le pliait soigneusement, enfilait sa petite culotte de sport. La cérémonie du déshabillage en commun lui semblait encore plus ridicule que la gymnastique elle-même; il était pourtant fier de ses jambes élégantes et nerveuses qu'un fin duvet blond parait d'un revêtement doré.

Abouis, déjà prêt, s'entraînait aux agrès.

— Admirez Sarcey avec ses jambes de gazelle et sa petite culotte blanche ! beuglait-il à la cantonade.

— Tout le monde ne peut pas ressembler à l'abominable homme des neiges — répondit aimablement Alain.

Les grosses cuisses velues d'Abouis le dégoûtaient. Mario aussi avait des poils noirs déjà épais . . . mais c'était Mario.

Alain prit sa place dans les rangs. Son martyre commençait.

— Première épreuve — annonça Dutheil — saut en longueur. Les deux plus costauds, apportez le tremplin devant la piste.

Abouis et un autre du même acabit se précipitèrent.

— Vous passerez dans l'ordre alphabétique. Abouis, commencez !

Il se surpassa. Jamais il n'avait sauté si bien. Il faillit dépasser la limite de la piste.

— Champion, mon vieux ! approuva joyeusement le prof'.

Un à un, les élèves se lançaient, sautaient, retombaient avec souplesse dans la sciure. Dutheil, son carnet à la main, notait chacun sans commentaires.

Le tour d'Alain approchait; plus que trois, plus que deux, son voisin démarra . . . ça y était, c'était à lui . . .

Les dents serrées, il courut, se détendit au maximum, retomba maladroitement, les jambes écartées. Il n'avait pas atteint un mètre.

— Minable ! lança Abouis, tandis que, mystérieuse, inexorable, la note d'Alain s'inscrivait sur le carnet de Dutheil.

La seconde épreuve était le grimper à la corde, si redouté d'Alain. Là encore, Abouis fut éblouissant . . .

— Eh bien, Sarcey, c'est à vous.

Déjà ! . . . Il agrippa la corde, elle était dure et glissante; instinctivement, il serra les jambes.

— En équerre, Sarcey ! tonna Dutheil.

Evidemment ! C'eût été trop facile ! Il força désespérément sur ses bras, mais son corps ne suivait pas. Il glissait. La corde lui brûlait les mains. De partout, les rires fusaient.

Très calme, le prof' de gym' s'avança vers sa victime. Il souriait. Il semblait ravi.

— Voulez-vous tirer un peu sur vos bras, paresseux. Allons, un petit effort. Vous n'avez pourtant pas le derrière si lourd.

Et, de sa large main, il souleva Alain par les fesses et le hissa à bout de bras. Ce contact était plus désagréable à Sarcey que s'il avait marché sur une vipère.

— Forcez, Sarcey, forcez, bon Dieu !

Dutheil ne lâchait pas prise, il appuyait plus fermement sur les fesses du garçon qui se cabrait. Alain foudroyait le prof' du regard et lui

aurait volontiers décoché un coup de pied dans la figure; enfin, ne trouvant d'autre solution pour mettre un terme à son humiliante posture, il lâcha la corde et s'effondra dans la sciure au milieu de l'hilarité générale.

Mais Dutheil ne riait pas, il se pencha vers Alain :

— Vous êtes-vous fait mal, Sarcey ?

Alain était déjà debout, brossant rageusement de sa main sa culotte maculée.

— Pas du tout, monsieur — répondit-il sèchement — et, très digne, il reprit sa place dans son rang.

Abouis lui chuchota au passage :

— Le vert ira tellement mieux à ton genre de beauté !

Alain ne répondit pas, il était affreusement vexé; jamais encore Dutheil ne l'avait ridiculisé à ce point; il savait qu'Abouis avait raison : le prof' ne pouvait lui avoir mis qu'un zéro. Il serait le dernier, comme prévu, mais avec une note encore plus mauvaise qu'au second trimestre. L'avertissement promis devenait inévitable et le joli tableau rose fuyait sans espoir.

Tandis qu'Alain broyait ainsi du noir, la leçon se terminait. Dutheil promit les résultats de la composition pour la prochaine séance, le surlendemain.

— Rhabillez-vous, garçons et attention de ne pas prendre froid, nous ne somme qu'en avril. Sarcey, vous viendrez me parler.

Allons bon ! Que lui voulait-il encore ? Ne l'avait-il pas assez tourmenté pour cette fois ? Et Mario qui allait l'attendre . . . Les derniers traînards quittèrent enfin la salle, Alain et le prof' de gym' étaient seuls.

— Alors, Sarcey, êtes-vous content de vous ? demanda Dutheil avec une douceur d'ours.

Malgré lui, Alain se raidit, retrouva son besoin de crâner :

— Toujours, monsieur.

— Eh bien, je ne suis pas content de vous, moi, pas du tout. Je vous avais prévenu, mais vous dépassez les bornes, je me demande si vous ne le faîtes pas exprès.

Il ne parlait jamais à Alain avec la jovialité que ses élèves appréciaient si fort; pourtant, tout à coup, pour la première fois, son ton brutal cassa net :

— Vous me croyez votre ennemi, Sarcey, je le vois dans vos yeux. Vous vous trompez. C'est parce que je sais que vous êtes un garçon exceptionnel que j'ai l'air de vous persécuter. Vos proffesseurs vont faire de vous un intellectuel d'élite, moi j'ai une autre ambition : faire de vous un garçon fort, courageux, un homme.

— Comme Abouis, n'est-ce pas ? ironisa Alain.

— Ne méprisez pas les autres, Sarcey. Abouis est une brute mal dégrossie, vous n'aurez jamais sa puissance; mais je connais les corps comme le vôtre : minces, mais vigoureux et infatigables quand l'intelligence sait doser leur force. J'ai parlé de vous avec monsieur Loriot, votre ancien professeur. Il vous estime beaucoup; il paraît que vous étiez de première force au lancement des balles, votre précision l'étonnait. Il vous serait aussi facile de grimper ou de sauter correctement, si vous le vouliez vraiment.

Il sembla hésiter un instant, puis continua :

—Je vais vous raconter quelque chose, Sarcey. Aucun de vos professeurs ne vous parlerait ainsi, mais j'en prends le risque. Je sors d'un milieu très modeste et je n'avais pas beaucoup de facilités pour apprendre. J'étais même mauvais en tout, sauf en gymnastique. Pour devenir professeur, j'ai dû travailler durement, passer des examens. Cela a exigé des efforts d'autant plus pénibles que j'étais pauvre et d'une intelligence très moyenne, mais j'ai cependant réussi. Ce qu'a pu faire un être médiocre comme moi ne vous coûterait pas grand'chose, à vous qui êtes si doué. Si vous vous y mettiez, vous seriez aussi bon qu'Abouis et même meilleur : ce serait le triomphe de l'esprit sur la force. Il ne vous faudrait qu'un peu de volonté et surtout un peu d'humilité, Sarcey, c'est celà qui vous manque le plus.

Il y avait deux Alain : celui que Mario aimait et celui que les autres détestaient. Ce dernier venait d'être humilié par le prof' devant toute la classe et ce fut lui qui répondit :

— Malheureusement, monsieur, j'entends mettre ma volonté au service de l'algèbre et mon humilité aux pieds des classiques grecs. Je me permets d'ajouter que mon incompétence dans la discipline que vous enseignez, si elle peut me gêner actuellement, ne m'empêchera nullement d'avoir le prix d'excellence, ni mon bachot avec mention l'an prochain.

Dutheil réprima un geste de découragement.

— Votre orgueil vous perdra, Sarcey. Votre intelligence est brillante, mais sèche et mesquine. N'y a-t-il donc rien, ni personne, qui puisse faire parler un peu votre cœur ? Vous avez laissé passer l'occasion de me devenir sympathique. Retirez-vous et ne vous en prenez qu'à vous de ce qui va arriver.

L'entretien était terminé. Alain s'inclina, rassembla ses affaires et sortit. Mario l'attendait à la porte.

— Eh bien mon vieux — s'écria-t-il — il ne te lâchait plus ! Qu'est-ce qu'il te racontait ?

— Du vent — répondit Alain avec mauvaise foi — de la morale pour bambins et de la philosophie à trois sous.

— Je sais que cela n'a pas très bien marché pour toi. Abouis, évidemment, me l'a annoncé triomphalement.

— Oui, mon tableau rose est foutu, mais je ne veux plus y penser.

— Tu as raison — approuva Mario que ces histoires ennuyaient toujours — parlons d'autre chose. Tiens, asseyons-nous un peu sur un banc.

— Mais non — objecta Alain — nous devons retourner en classe.

— Oh ! j'ai le temps, j'ai permanence. Et toi, que fais-tu en troisième heure ?

— Géographie.

— Tu penses ! Même si tu arrives en retard, « Canard Boiteux » ne te dira rien.

Le professeur de géographie, cruellement baptisé ainsi parce qu'il avait une jambe de bois, citait en effet Alain comme le meilleur élève du lycée.

La cour d'honneur était magnifiquement fleurie en ce début de printemps. Jacinthes et narcisses y exhibaient leurs vives couleurs et leur

parfum délicat. Le jardin était interdit aux élèves mais, à cette heure et en cette saison, personne ne les y trouverait, les professeurs préférant leur fumoir bien chauffé au soleil frisquet d'avril.

Les garçons s'assirent sur un banc, à l'abri d'un troène. Ils étaient heureux car ils étaient ensemble, mais Alain était tout de même un peu triste. Mario lui passa affectueusement le bras autour du cou.

— Ne t'en fais donc pas, mon petit père — dit-il et il l'embrassa dans le cou avec beaucoup de gentillesse.

— Tu es fou, Mario . . . ici . . . si on nous voyait ?

— Mais non, il n'y a personne et nous sommes cachés par le troène.

Alain céda, laissa la tête de Mario reposer sur son épaule. Il ne pensait plus à son tableau d'honneur ni à Dutheil : Mario l'ensorcelait. Alain lui passait tout, même des sottises comme celle-ci :

— Dis, Alain, quel intérêt peux-tu trouver à une chose aussi emmerdante que la physique ? A quoi cela sert-il dans la vie ?

Mario si paresseux, Alain si orgueilleux . . . tous deux étaient trop jeunes, trop purs : ils ne savaient pas encore que leur amitié, leur exigeante, leur invincible amitié, si irritante pour les autres, si indispensable pour eux, s'appelait simplement l'amour. Mario se blottissait contre Alain avec un ronronnement de chat satisfait. Ils n'avaient pas conscience non plus de l'extrême beauté qu'indécemment ils exposaient ainsi, leurs deux visages juvéniles tendrement accolés, Alain si blond, Mario si brun. Autour d'eux, des moineaux gazouillaient gaiement, le printemps était doux et frais; ils n'avaient pas trente ans à eux deux et ils étaient amis pour la vie.

Mario entendit les pas sur le gravier en même temps qu'Alain aperçut une ombre démesurée. Ils se redressèrent d'un bond, trop tard pour camoufler leur attitude : immense, immobile, inquiétant, tel la statue du commandeur, Dutheil était devant eux.

— Ne vous gênez pas — dit-il froidement. Et tout de suite il s'en prit à Alain :

— Vous feriez mieux de vous entraîner à la corde, Sarcey, la cour d'honneur n'est pas une chambre à coucher.

Alain ne daigna pas répondre et estima indispensable à son honneur d'afficher un sourire de défi; mais Mario avait de l'imagination :

— Je l'embrassais, monsieur, pour lui souhaiter sa fête . . .

— Tiens — remarqua Dutheil — je croyais que la saint Alain était en juillet ?

— Vous connaissez donc mon prénom, monsieur ? demanda Alain avec une impertinence qui dut donner à Dutheil des démangeaisons au creux de la main.

— Je vous en prie, Sarcey, n'aggravez pas votre cas par votre insolence habituelle. Regagnez tout de suite votre classe.

— Mais monsieur . . . insista encore Mario.

— Vous aussi, taisez-vous et déguerpissez, ou je vous envoie tout de suite chez le censeur . . . Mario.

Les garçons n'insistèrent plus et s'éloignèrent côte à côte sous le regard du prof'. Avant de se séparer d'Alain, Mario lui chuchota :

— Je n'ai pas cours cette après-midi mais c'est demain jeudi : deux heures chez toi, comme d'habitude.

Alain osa se retourner et eut peine à contenir sa colère : comme il s'y attendait, Dutheil les avait suivis des yeux, mais le salaud semblait si heureux de sa découverte, savourant à l'avance le châtiment qu'il réservait aux coupables que, sadiquement, il souriait.

Grâce à ce maudit prof' de gym', Alain connaissait déjà le dépit, la rancune et même la haine; il découvrit un nouveau sentiment : l'angoisse.

S'il ne songeait même pas à en vouloir à Mario de l'avoir imprudemment embrassé, il n'en détestait que davantage Dutheil de les avoir découverts. C'est l'une de nos plus profondes injustices : ce ne sont jamais les vrais coupables que nous tenons pour responsables de nos maux.

Qu'allait faire Dutheil ? Un rapport au censeur, bien sûr, comme il l'avait laissé entrevoir et ce qui en résulterait ne faisait aucun doute : la convocation des parents, le « blâme », l'exclusion du lycée. L'épineuse question des parents n'inquiétait pas Alain outre-mesure; son père trop affairé, sa mère trop mondaine ne s'occupaient guère de lui et il s'estimait assez habile pour leur faire accepter n'importe quoi. Il savait aussi que les parents Brazzi aimaient trop leur fils pour se montrer bien sévères; mais il y aurait une autre conséquence qui effrayait bien plus Alain : on éviterait évidemment de les faire réinscrire dans le même lycée. Ils seraient séparés, au moins jusqu'à leur bachot. Des années loin de Mario, de son charme, de sa gaieté et de son exquise indolence.

La pensée d'Alain s'enfuyait bien loin des méandres de la géographie générale. « Canard Boiteux » s'en émut :

— Quelque chose ne va pas, aujourd'hui, Sarcey ? — demanda-t-il avec sympathie. — Vous semblez tout à fait dans la lune.

Abouis ne put s'empêcher de s'écrier :

— Il est en train de calculer sa note de gymnastique. — Et toute la classe éclata de rire.

— Troupeau d'imbéciles — pensait Alain — si vous saviez ce que je m'en fous de la couleur de mon tableau d'honneur, maintenant.

Mais « Canard Boiteux » n'accepta pas l'outrage fait à son favori.

— Venez donc un peu au tableau, Abouis — dit-il sévèrement — nous verrons si vous y serez aussi éloquent.

Sans plaisir, Alain voyait Abouis « sécher » lamentablement sur le mécanisme compliqué des moussons. Pour la première fois, une leçon lui semblait ennuyeuse. Il fut soulagé quand la cloche sonna.

L'après-midi, un cours de lettres ne réussit pas mieux à le tirer de son obsession : à chaque instant, il s'attendait à être appelé chez le censeur. L'heure de la sortie arriva et rien ne s'était produit. L'administration avait dû constater que Mario n'avait pas de cours cette après-midi. Ils seraient convoqués ensemble, dès le vendredi matin : on voulait les associer dans le châtiment, comme ils avaient été associés dans la faute.

*

Lorsque Alain et Mario se retrouvèrent le lendemain, chacun fit assaut de gaieté et d'insouciance pour tenter de cacher à l'autre ses propres inquiétudes, mais la conviction n'y était pas. Tandis qu'ils se promenaient longuement dans le Luxembourg ensoleillé, des silences lourds et inhabituels s'étendaient entre eux. Enfin, s'étant assis sur un banc qui

leur rappelait le drame de la veille, ils perdirent pied, ils s'avouèrent leurs craintes.

— Mario, as-tu pensé que si l'on nous renvoyait du lycée, nous serions séparés ?

— J'y ai pensé — répondit vivement Mario — mais, pour moi, celà ne changera rien. Ils peuvent faire ce qu'ils veulent, nous arriverons toujours à nous retrouver.

La chaleur de la réponse fut douce à Alain, mais Mario avait sa propre idée :

— Ce n'est pas un rapport au censeur ni l'exclusion du lycée que je crains, moi. Ce n'est pas le genre de Dutheil. C'est un indépendant qui fait sa police lui-même; il n'en appelle pas à l'administration : il n'a jamais donné la moindre colle.

— Alors que penses-tu qu'il fasse ?

— Quelque chose qui sera terrible pour nous : il nous fera la morale en pleine classe, devant tous les copains; il nous livrera à leurs sarcasmes, à leur méchanceté; à la moindre occasion, il nous rappellera publiquement ce qu'il a vu — ou cru voir —; il nous en fera baver.

Alain salua au passage la perspicacité de Mario et son intelligence qu'il eût pu si bien employer.

— Bien sûr, tu as raison — approuva-t-il — Comment n'y ai-je pas pensé moi-même ? Celà explique que je n'aie pas été appelé chez le censeur hier. Dutheil nous aura au tournant dès demain.

— C'est toi qui y passeras le premier, Alain; tu as gymnastique en première heure ?

— Oui; résultats de la compo' et après . . . Tu sais ce qu'on va dire sur nous demain ? Tu sais de quel nom ils vont nous traiter ?

— Oh ! ils ne nous feront grâce de rien. Mais moi je sais que notre amitié est belle, qu'elle est pure, que je ne peux imaginer ma vie sans elle; il faudra lutter, Alain, nous battre pour leur faire comprendre cela. Je veux leur montrer de quoi je suis capable : tiens, je vais me mettre à travailler d'arrache-pied et en tout, même en physique, pour être digne de toi. Tu m'y aideras, hein ?

Une nouvelle fois, Alain admira Mario. Près de lui, il trouvait une force inépuisable. Qu'elles que fussent les épreuves qui les attendaient, Alain préférait son nouveau sort à celui qu'il redoutait depuis la veille : ils devraient combattre farouchement, certes, mais ensemble. Ils ne seraient pas séparés.

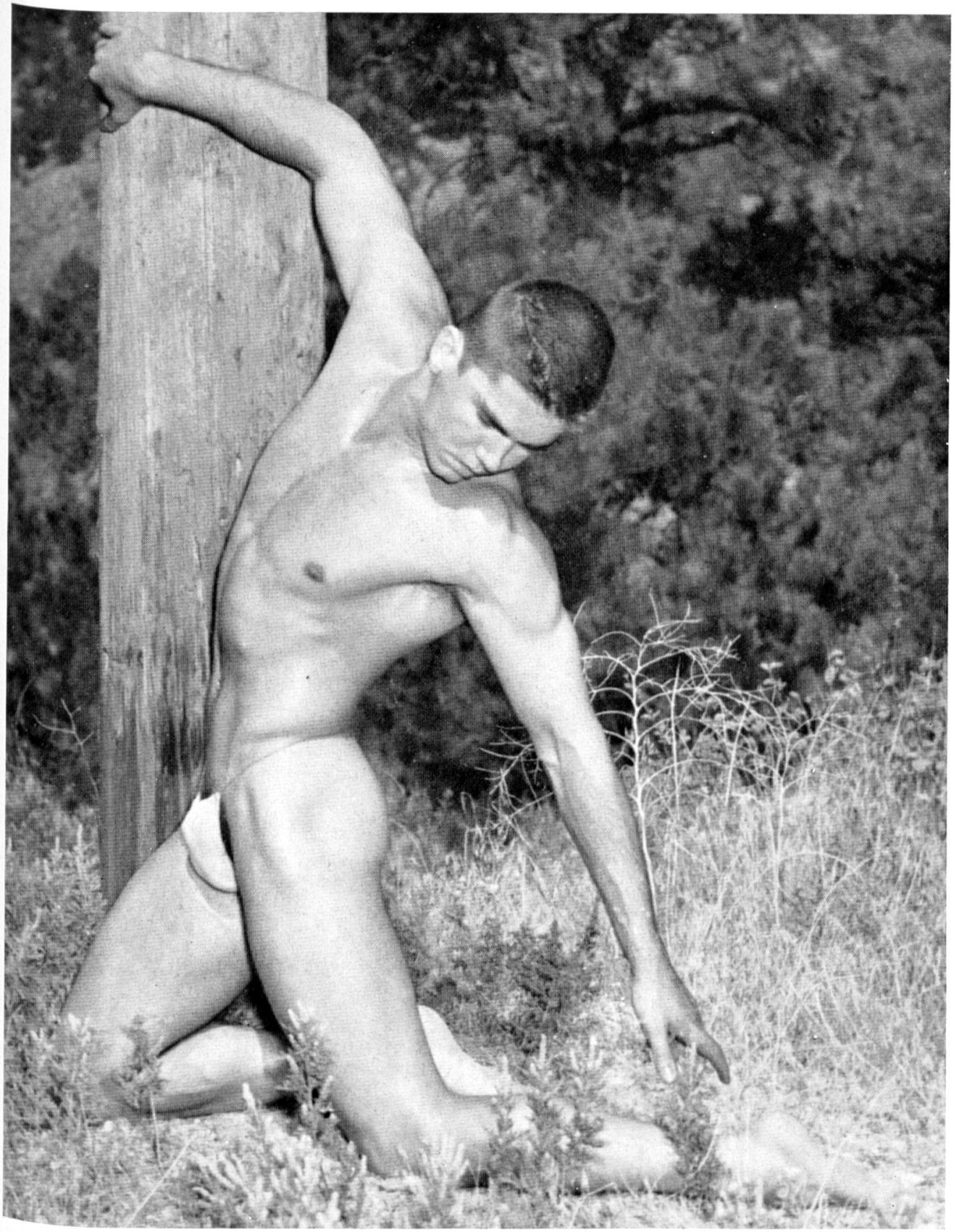
— Demain matin — décida Alain — il vaut mieux éviter qu'ils nous voient ensemble. Ne leur fournissons pas d'armes contre nous.

— Tu as raison — répondit Mario. — Je serai avec toi par la pensée tout le temps et je te téléphonerai à midi.

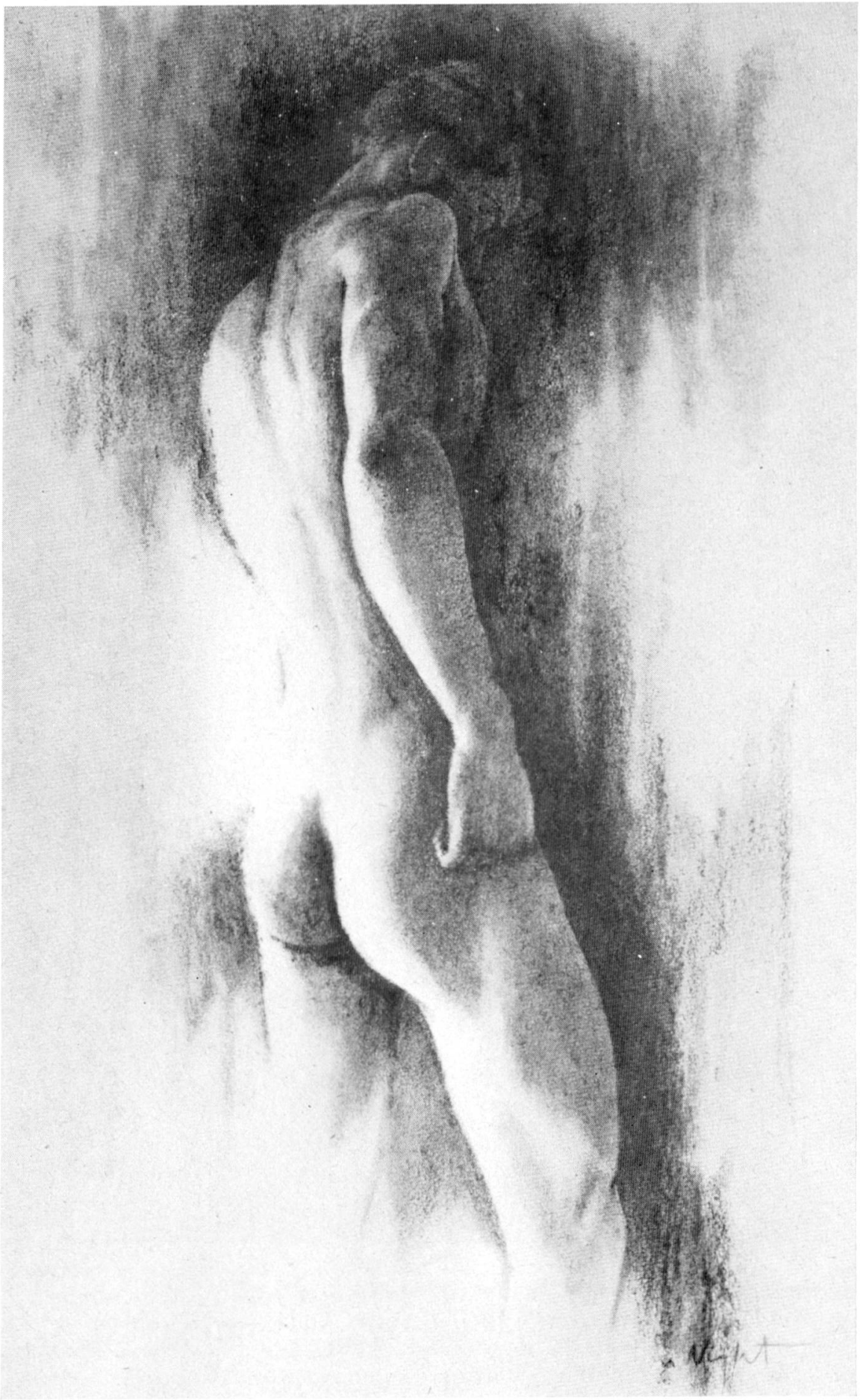
Longuement, passionnément, ils se serrèrent la main.

*

Cette nuit-là, dans sa petite chambre aux rayonnages croulant sous le poids des livres, Alain rêva. Il était devenu professeur et il avait comme élève le fils de Dutheil, un garçon bête et ignare. Alain multipliait à son intention pensums et punitions de toutes sortes et, à chaque



Western Photography Guild, Box 2801, Denver 1, Colorado



Drawing by Don Wight, 67 Bedford Street, New York 14., N. Y.

fois, il déclarait à l'enfant abruti : « Vous direz à votre père de se souvenir de Sarcey et de Brazzi ».

Pas très loin d'Alain, dans l'immense chambre-dortoir des nombreux enfants Brazzi, Mario rêvait lui aussi. Fuyant les persécutions et les vexations épuisantes, Alain et lui arrivaient au bord de la mer; là, ils construisaient un grand radeau et s'embarquaient pour les îles du Pacifique.

A sept heures, quand leurs réveils sonnèrent en même temps, brandissant la réalité, la première pensée de chacun d'eux fut pour l'autre : une rude journée les attendait, où ils auraient à livrer une bataille harassante pour protéger ce qu'ils avaient de plus précieux.

*

Dès qu'il entra dans la salle de gymnastique, Alain chercha crânement le regard de Dutheil pour y lire sa décision. Puisque le drame devait éclater, il préférait que celà fut rapide, l'attente était plus mortelle que tout. Mais, par un raffinement de cruauté, le prof' évitait visiblement le regard d'Alain, il jouait avec lui comme le chat avec la souris.

Les garçons se mirent en rangs par quatre. Dutheil avait un air buté qui ne lui était pas habituel et n'augurait rien de bon.

—Garçons, j'ai quelque chose à vous annoncer — commença-t-il solennellement.

Alain frémit.

— Vous allez nous donner les résultats de la composition, monsieur ? demanda avidement Abouis.

— Non, pas aujourd'hui, car j'ai découvert quelque chose de très grave . . .

Trente paires d'oreilles étaient suspendues à ses lèvres. Le cœur d'Alain batttait la sarabande.

— Vous avez exécuté les mêmes exercices qu'au second trimestre; or un bon élève en gymnastique doit savoir tout faire. Nous allons donc recommencer la composition avec de nouvelles épreuves.

— Mais non, monsieur — protesta Abouis. Au second trimestre, nous avions travaillé les haltères et sauté en hauteur.

— Silence Abouis — gronda le prof'. C'est moi qui commande dans ma classe. Le premier qui ronchonnera aura deux heures de colle.

Il n'avait jamais proféré une telle menace; cela fit son effet : on eût entendu voler une mouche.

Le prof' de gym' traça à la craie sur le mur un cercle de vingt centimètres de diamètre.

— Nous commencerons par une épreuve de précision — annonça-t-il — le lancement des balles. Vous vous mettrez à dix mètres. Vous avez cinq balles. Chaque balle qui atteint la cible compte pour deux points. Abouis, commencez.

— Ce n'est pas juste, monsieur — risqua encore ce dernier mais, devant l'air résolu de Dutheil, il n'insista plus et alla chercher les balles, la rage au cœur. Sa place de premier était perdu : il ne savait pas viser.

Alain hébété voyait les balles d'Abouis et des autres frapper maladroitement autour de la cible que très peu atteignaient. Il ne réalisait pas ce qui arrivait, pas encore.

Eh bien, Sarcey, c'est à vous.

Deux jours plus tôt, Dutheil lui avait intimé le même ordre et Alain avait obéi avec hostilité, empli d'un ressentiment anticipé. Aujourd'hui, il avançait vers le prof' comme dans un rêve — un rêve qui eût été très différent de celui qu'il avait fait pendant la nuit. Quelque chose, au plus profond de son être, était vaincu; il n'était pas fier de lui; il avait presque envie de pleurer.

Tournant le dos aux autres élèves, Dutheil l'attendait tranquillement, son carnet de notes à la main.

Alain s'agenouilla aux pieds du géant pour ramasser les balles. Timidement, il leva les yeux sur ses longues jambes moulées dans le collant, sur son torse athlétique si à l'aise dans le sweat-shirt et, pour la première fois de la matinée, leurs regards se croisèrent. Vu ainsi, le prof' de gym' paraissait encore plus grand, encore plus fort, vraiment redoutable, mais il avait aussi des yeux bleus très doux et, malicieusement, il souriait.

MON AMI VERMEIL..

par J. P. Maurice *

Pourquoi cette guitare
près des souliers que tu cires ?
Pourquoi ces petites larmes
sur les joues,
comme du sel marin ?

Ils ont brisé
les branches bleues de ses veines
sur le pavé.
Ils ont tué mon copain.
J'ai ramené sa guitare.

Mon ami Vermeil...
Le soir, quand la rue est triste,
je vais jouer à la mer,
et sur l'eau je te retrouve,
dans l'odeur des poissons frits
et des jasmins d'Alger.

* (Dédié à la mémoire d'un petit cireur de chaussures tué «par erreur» dans une bagarre.)